

Le petit oiseau va sortir... **La photographie et les enfants**

Michel Lessard

Number 32, Winter 1993

Regards sur l'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, M. (1993). Le petit oiseau va sortir... La photographie et les enfants. *Cap-aux-Diamants*, (32), 22–26.

Le petit oiseau va sortir...

La photographie et les enfants



Qu'elle soit prise en studio ou croquée par maman, la photo d'enfant tient une place prédominante dans la vie des Québécois. Outre sa «valeur sentimentale», elle nous renseigne sur les moeurs et les valeurs de nos aïeux.

«Mademoiselle Graham, 1899». Au tournant du XIX^e siècle, certains salons bourgeois initient les enfants à leur état futur en intégrant à l'ameublement des fauteuils et des sofas à leur dimension, pour se familiariser aux jeux de la grande société. (Archives Notman, Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal).

par Michel Lessard

CELA SURVENAIT PRESQUE TOUJOURS À PARTIR DE la mi-mars, entre Pâques et la Fête-Dieu. C'est ma mère qui prenait l'initiative de l'entreprise. «Achète un film pour le Kodak! En fin de semaine, on pose les enfants!» Et un beau dimanche matin, après la messe et le déjeuner du retour de la communion, mon père installait joyeusement sa petite famille dans la cour pen-

dant que maman donnait ses ordres de composition et pressait le déclencheur. En moins de trente minutes parfois bien longues pour les boules de vie que nous étions, on épuisait le rouleau de huit poses non sans que les parents à tour de rôle se réservent chacun une vue. Parfois, une voisine qui assistait de loin au spectacle était invitée à prendre un véritable portrait de famille.

Et survint George Eastman

Tout au long des années 1940 et 1950, le rituel s'est répété, quelquefois en hiver, occasionnellement au cours de promenades au jardin zoologique ou au jardin botanique, à Sainte-Anne-de-Beaupré, à Notre-Dame-du-Cap ou à l'Oratoire Saint-Joseph. Lorsque George Eastman, cet américain de Rochester, a lancé son Kodak n° 1 en 1888, il comptait bien sur l'amour des parents pour leurs enfants et sur l'industrialisation du souvenir de sa lignée pour le rendre riche à millions. Le temps lui a donné raison: avec le thème des vacances, comme le confirme le *Consumer Photographic Survey*, une publication annuelle sur la consommation de pellicule et d'appareils, l'enfance est devenue le sujet favori des amateurs et du grand public.

Les albums et les boîtes de photographies domestiques d'hier et d'aujourd'hui conservées dans les familles du Québec depuis plus d'un siècle et quart contiennent des milliers de portraits et d'images touchant le monde de l'enfance, de la représentation de sujets de zéro à douze ans. On trouve d'abord les clichés de studio produits par des professionnels; ensuite, la masse incalculable de prises de vue d'amateurs enfouies parmi les vieilleries ou les souvenirs de famille. Autant d'oeuvres qui balisent des trajectoires d'amour et de tendresse, des traces visuelles d'affection témoignant éloquemment de la signification de l'enfance dans la société, de ce qui a une telle importance pour les adultes à l'égard du petit monde qu'il mérite d'être fixé pour l'éternité. La photographie d'enfants demeure une façon d'arrêter le temps pour des instants qu'on voudrait infinis.

Le portrait de studio

Avant la popularité du Kodak au tournant du XIX^e siècle, les portraits d'enfants sont ordinairement réalisés sous la verrière, par des professionnels. Comme en font foi inventaires d'ateliers

et catalogues de matériel photographique, les studios ont accès à une variété d'accessoires afin de réaliser des mises en scène enfantines dans le goût du temps. Poupée, ballon, balançoire, proue de navire pour les clichés en petit matelot, oeuf ou coquillage géant servant les prises de poupons dans le style de la naissance de Vénus, tricycle, landau de bébé ou à poupée, cheval berceur ou cheval à roulettes, voilà autant d'attributs du premier âge servant dans les productions. Et encore. Le studio Notman de Montréal, par exemple, au temps du portrait théâtral entre 1870 et 1890, reconstituera le pont d'un ruisseau dans la grande nature pour croquer des enfants concentrés sur la pêche à la ligne, assis sur le tablier ou appuyés au garde-fou improvisé. À l'ère victorienne, la carte de visite et le cabinet appelé aussi carte d'album sont les formats populaires de présentation. Bien après 1900, cette pratique se perpétue, les sujets étant offerts dans un renouvellement de styles et de présentoirs. La tradition orale rapporte que pour capter l'attention des tout jeunes, les artistes ont chacun leur procédé: grelot, clochette, sifflet... Ceux plus âgés inscrits dans ce qu'on appelle la grande enfance sont invités à regarder le petit oiseau qui va sortir de la boîte mystérieuse couverte d'une lustrine foncée sous laquelle le maître marmonne ses incantations.

Tel père tel fils

Le regard sophistiqué de studio sur les enfants en est toujours un académique et officiel, un peu guindé, bien inscrit dans les courants esthé-

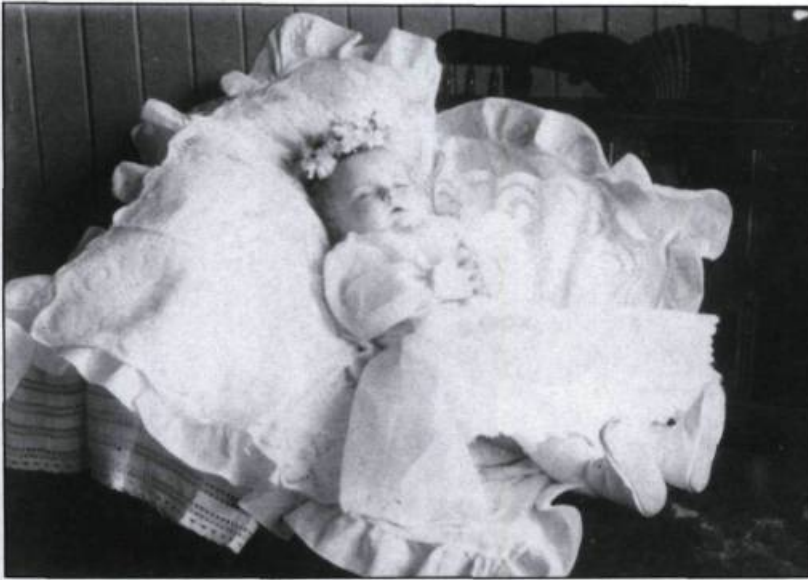


«Enfant au balai, vers 1880». Le portrait d'enfant inscrit le sujet dans un registre de classe sociale. (Photographe inconnu. Collection Yves Beaugard).

tiques du médium et des arts visuels en général. Les jeunes sujets remplis de vie sont stabilisés, contraints à jouer avec sérieux une pose qui, au XIX^e siècle, le costume aidant, fusionne l'enfance à l'âge adulte. La lecture sociologique est bien



«Les communiant». La majorité des portraits consacrés à l'enfance fixent un rituel de passage, de la naissance à la mort en passant par les anniversaires de naissance et la première communion. Le chapeau dans l'image marque symboliquement la transition à l'âge adulte, à l'âge de raison. (Photos de D. Léonard, Montréal et J. Bélanger, Saint-Jérôme. Collection privée).



«La mort de l'enfant, 1905». Véritable fixation d'amour et de tendresse, les portraits mortuaires sont nombreux dans les albums québécois d'avant 1914. La période aime représenter l'enfant mort dans la paix du sommeil angélique.
(Victor Gélinas, Shawinigan. Collection privée).



«Les enfants de Lotbinière, 1915». Au xx^e siècle, la souplesse des équipements permet au photographe professionnel de se déplacer à la maison pour fixer les familles. Fêtes et anniversaires sont des temps forts pour croquer la progéniture.
(Archives Notman. Musée McCord d'histoire canadienne, Montréal).

traduite dans le choix de l'artiste, dans l'aménagement de l'image, dans le vêtement et l'activité des jeunes sujets. Ainsi, tout un monde sépare la jeune demoiselle dans ses plus beaux atours, tirée par Notman dans un décor de salon somptueux, du portrait sur ferrotipe d'un photographe de quartier ou de village montrant une fillette avec son balai. Ce format est alors le plus commun. L'attitude, le costume, le geste et la mise en scène marquent déjà dès le tout jeune âge les rôles de pouvoir et de servitude vécus

par les parents et servant de modèles à leur progéniture. Dès le début de l'existence, le cliché annonce des trajectoires de vie.

La photo comme critique sociale

Au xx^e siècle, surtout après 1920, les professionnels de l'image s'intéressent à l'enfant hors studio. Des pigistes, tel Conrad Poirier (1913-1968) collaborateur à *La Patrie*, *La Presse*, *The Gazette*, *The Montrealer*, actif de 1932 à 1960, se laissent émouvoir par un beau dimanche à l'île Sainte-Hélène, l'excitation des petits au parc Dominion ou sur les estrades improvisées d'une parade de la Saint-Jean-Baptiste, une dégustation de barbe à papa un jour de foire et mille autres situations toujours pleines de vie et de mouvement, autant de caractéristiques de cet âge et que dorénavant le médium peut fixer avec précision dans un nouvel art. Les Archives nationales du Canada conservent une belle série de clichés de presse tirés secrètement de l'intérieur d'un grand magasin de la rue Sainte-Catherine et montrant l'extase des enfants émerveillés par les décors féeriques du temps des fêtes. Des images de bonheur qui portent contagion à ceux qui les regardent. Les mêmes professionnels réalisent des photo-reportages poignants sur la souffrance des enfants, ceux qui sont frappés par la maladie ou d'autres, victimes d'inégalités sociales. Les images sur Saint-Nil, près de Matane, produites en 1964 par Michel Lambeth (1923-1977) forment un véritable réquisitoire contre l'effet de la pauvreté sur les familles et les enfants. Dans certains cas, le cliché peut se faire critique social et dénoncer avec fermeté certains abus dont les tout jeunes peuvent être victimes.

Le «kodakisme» miroir

Lorsque George Eastman lance en 1888 son Kodak n° 1, il inaugure l'ère des histoires visuelles de chaque famille faisant de l'album domestique le «livre» le plus précieux de la maison. En faisant de la trace de la lignée le sujet par excellence de l'activité, on peut dire qu'il stimule l'apparition de l'enfance moderne, avec ses caractères bien particuliers, comme un état du premier âge inconnu jusqu'alors dans l'histoire. La mise en marché en 1900 du célèbre Brownie, qu'on peut se procurer pour un dollar, et pour 15 cents un rouleau de huit poses, propulse la photographie familiale au rang des grands loisirs artistiques du xx^e siècle. Car comme le signale la publicité de l'époque, le médium ne sert pas uniquement de calepin de notes imagées; il doit en plus stimuler le regard, inviter à la découverte et à la redéfinition du beau, convoquer à la composition artistique dans l'examen d'un paysage ou dans des mises en scène de personnages. Jamais à partir de cette date l'enfance sera-t-elle scrutée avec autant d'attention.

À partir de 1910, la société de Rochester inonde l'Occident de publicités et le Québec n'est pas épargné par ces images. La femme, l'épouse demeure la principale cible de cette promotion et le support d'un message de base qui en fin de compte ne s'adresse qu'à elle seule. Et c'est la mère de famille, gardienne de la mémoire du foyer, qui a la responsabilité de fixer les temps du groupe «cocon». Dans cette publicité, l'enfant apparaît naturellement comme l'un des thèmes favoris, le sujet par excellence à des moments précis de la vie. Nos périodiques de l'entre-deux-guerres (*La revue moderne, La revue populaire, Le Samedi...*) diffusent de tels messages où le bonheur est associé à la progéniture; les grands instants des siens doivent ainsi être mis sur pellicule pour confectionner l'album. Certains jours de pluie ou de tempête de neige deviennent des temps d'enracinement, d'affirmation de son appartenance à une filiation perceptible à travers les feuilles de photographies. Il n'est pas faux de dire que la compagnie Kodak, par ses annonces publicitaires attrayantes, a joué un rôle déterminant sur les thèmes, sur les genres et sur les styles d'images produites par les amateurs — surtout des femmes — et montrant des enfants. Depuis 1960, c'est en couleurs et à l'aide d'une gamme d'appareils de plus en plus précis, certains jetables après usage, qu'en toutes occasions on enregistre les traces de l'enfance.



«La première cigarette, 1938». Paul Provencher, ingénieur forestier, a passé sa vie dans la forêt de la Côte-Nord. La culture montagnaise fut pour lui un sujet privilégié en photographie, en cinéma et en peinture, ses grands loisirs. (Paul Provencher, Baie-Comeau. Collection privée).

«La barbe à papa, 1947». Le pigiste montréalais Conrad Poirier nous a laissé un grand nombre de clichés d'enfants pris sur le vif dans la métropole entre 1932 et 1960. Son fonds archivé contient plus de 25 000 pièces. (Conrad Poirier, Montréal. Archives nationales du Québec à Montréal).



«Le serment au drapeau, 1950». Depuis l'ère du daguerréotype, les institutions scolaires, les orphelinats conservent de précieux clichés sur le passage de générations d'enfants, souvent indicatifs des valeurs d'une époque. (Photographe inconnu. Archives nationales du Québec à Québec, n° 874-137).

Du baptême à l'Halloween

Depuis les débuts du médium, la photographie des enfants, qu'elle soit le fait de professionnels ou d'amateurs, se focalise sur les grands rites de passage. La naissance et la mort, pour marquer l'entrée et la sortie dans le souvenir de l'existence, sont des thèmes majeurs. Ces images sont inscrites dans la quête d'éternité des vivants. Les fonds privés et publics fourmillent de beaux portraits de poupons emmaillotés dans leur robe et leur châle de baptême, parfois brodés ou garnis de dentelle; d'autres plus récents fixent le rituel autour des fonts baptismaux, intégrant à la fête, les parents, parrain et marraine, la parenté et les amis... Chaque génération souligne à sa façon l'arrivée d'un nouveau-né et la photographie reste un témoin fidèle de l'événement. À travers ces images de rituel, transparaît tout le sens de l'enfant dans la communauté comme d'ailleurs dans les clichés d'enfants défunts. À l'époque victo-

rienne, les représentations mortuaires de vivants emportés à l'aube de la vie donnent l'illusion du sommeil d'un ange emporté au ciel dans un cadre fleuri, tout de blanc vêtu, une image rappelée par le beau corbillard également blanc. Au xx^e siècle, les enfants fixés dans leur cercueil tiennent un tout autre discours et rendent une toute autre perception du sens de la mort dans la société.

La confirmation, la communion obligeant les fillettes à se vêtir du blanc de la virginité et les garçons à porter boucle, ruban et brassard de fête sont d'autres moments privilégiés qui poussent à la prise de vue. Dans les portraits de communion solennelle, les photographes de studio placent souvent un chapeau près du portraituré pour symboliser son passage à l'âge adulte et ainsi marquer la fin de l'enfance. Les anniversaires de naissance, le changement de degré scolaire sont d'autres temps de l'enfance soulignés par la photographie. Les Archives de l'Hôpital Général de Québec conservent des daguerréotypes de portraits de classes élémentaires, un vieux genre de portraits de groupes d'enfants toujours populaire, riches de mille renseignements sur l'univers de cet âge et les valeurs des époques. Le temps des fêtes, le déballage des cadeaux au réveillon de Noël, la finale du club de hockey pee-wee, la participation à un concours musical ou à une séance dramatique à l'école, les vacances à Disneyworld ou sur les plages des îles de la Madeleine, la balade à la Ronde ou aux manèges du cirque, tout est maintenant occasion de croquer l'enfant-roi dans une enfance longtemps entretenue.

Au xix^e siècle, les familles aisées possèdent toutes un bel album de portraits de studio où les enfants, en règle générale, ont une présence marginale. Avec l'avènement de l'appareil pour tout le monde et la publicité du geste photographique adressée aux femmes, la vie des enfants suivie par les gardiennes du foyer prend de plus en plus d'importance, un phénomène en accélération au xx^e siècle. Depuis 1960, tous les temps de bonheur et même les événements tragiques touchant les petits sont consignés dans les séries d'albums qui s'empilent dans chaque foyer. En un siècle, la photographie a participé activement à la redéfinition de l'enfance, à la saisie et à la concrétisation d'un concept moderne du bas âge. Les futurs historiens, bien inscrits dans l'ère visuelle du deuxième millénaire, trouveront parmi cette production une mine inépuisable de renseignements sur des générations d'enfants qui se sont soudainement arrêtés pour voir... comment le petit oiseau allait sortir. ♦

«Louis-Frédéric à Cap Kennedy, 1971». Depuis 1970, c'est principalement en couleur que la vie des enfants est mise en images. Tous les albums contiennent des «photos preuves» d'une visite au père Noël, d'un voyage à Disneyworld, ou comme ici, au centre d'interprétation de l'histoire astronautique de Cap Kennedy, en compagnie d'un figurant costumé. (Michel Lessard. Collection de l'auteur).



Michel Lessard est professeur d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal